

Livres de chevet de Montaigne à Mitterrand

Convegno internazionale di studi
Gargnano - Palazzo Feltrinelli 15-17 giugno 2017

A cura di Alessandra Preda e Eleonora Sparvoli

ISSN 2281-9290
ISBN 978-88-7916-856-4

Copyright 2018

LED Edizioni Universitarie di Lettere Economia Diritto

Via Cervignano 4 - 20137 Milano

Catalogo: www.lededizioni.com

I diritti di riproduzione, memorizzazione elettronica e pubblicazione con qualsiasi mezzo analogico o digitale (comprese le copie fotostatiche e l'inserimento in banche dati) e i diritti di traduzione e di adattamento totale o parziale sono riservati per tutti i paesi.

Le fotocopie per uso personale del lettore possono essere effettuate nei limiti del 15% di ciascun volume/fascicolo di periodico dietro pagamento alla SIAE del compenso previsto dall'art. 68, commi 4 e 5, della legge 22 aprile 1941 n. 633.

Le riproduzioni effettuate per finalità di carattere professionale, economico o commerciale o comunque per uso diverso da quello personale possono essere effettuate a seguito di specifica autorizzazione rilasciata da: AIDRO, Corso di Porta Romana n. 108 - 20122 Milano
E-mail segreteria@aidro.org <<mailto:segreteria@aidro.org>>
sito web www.aidro.org <<http://www.aidro.org>>

La realizzazione e la pubblicazione di questo volume sono state finanziate dal Dipartimento di Lingue e Letterature Straniere dell'Università degli Studi di Milano

In copertina:

Georg Pauli, *The Reading Light* (1884)

Videoimpaginazione: Paola Mignanego

Stampa: Digital Print Service

Sommario

Introduzione <i>Alessandra Preda</i>	9
---	---

I LIBRI PREDILETTI

TESTIMONIANZE

S'endormir en lisant. Variations littéraires et picturales sur le livre de chevet <i>Florence Dumora</i>	15
“O que c'est un mol et doux chevet, et sain, [...]”. Montaigne lecteur <i>Jean Balsamo</i>	27
La stufa e il comodino. Riflessioni sul <i>Discours</i> di Descartes <i>Elio Franzini</i>	43
Il libro e la voce. Tra François de Sales e Fénelon <i>Benedetta Papasogli</i>	53
Une affinité élective. Voltaire lecteur de l'Arioste <i>Vincenzo De Santis</i>	65
Les poésies d'Ossian, livre de chevet de Napoléon et de sa génération <i>Jean-Louis Haquette</i>	79
Livre de chevet? non, mais “coffret spirituel” du salon <i>Liana Nissim</i>	91
Un interminabile livre de chevet. Il Balzac-Frenhofer di Henry James <i>Susi Pietri</i>	103
Albert Camus, l'écrivain qui n'a pas eu de chevet <i>Pierre-Louis Rey</i>	115
Lire Rabelais en Acadie. “La vraie langue” d'après Antonine Maillet <i>Cristina Brancaglioni</i>	127
<i>Le rêve et son interprétation</i> : livre de chevet d'Henry Bauchau ou Freud au chevet de l'écrivain? <i>La sourde oreille ou le rêve de Freud</i> entre inconscient, psychanalyse et écriture <i>Michele Mastroianni</i>	139

Leggere Omero a New York in situazioni estreme. <i>De l'Iliade</i> di Rachel Bespaloff (1943) e <i>Why We Came to the City</i> di Kristopher Jansma (2016) <i>Silvia D'Amico</i>	161
---	-----

II

LIBRI PREDILETTI

RAPPRESENTAZIONI

De <i>Don Quichotte</i> au <i>Page disgracié</i> : la passion des lectures compulsives. Le lecteur-personnage, puis auteur, au XVII ^e siècle <i>Christian Biet</i>	177
<i>Paul et Virginie</i> , livre de chevet du XIX ^e siècle. Histoire d'une décadence <i>Guy Ducrey</i>	191
Un livre incomparable. Jean Floressas des Esseintes lecteur de Baudelaire <i>Marco Modenesi</i>	201
Livres de chevet dans l'apprentissage du Narrateur de la <i>Recherche</i> <i>Eleonora Sparvoli</i>	209
"Je vous envoie donc le mien". Le don du livre dans <i>Lettres à Anne</i> (1962-1995) et <i>Journal pour Anne</i> (1964-1970) de François Mitterrand <i>Florence Naugrette</i>	219
"Il trimbalaît toujours un imposant Littré". Secours et pièges d'un "livre-chevet" (ou deux) chez Raphaël Confiant <i>Francesca Paraboschi</i>	229

III

LIBRI PREDILETTI

POETI DI OGGI

L'immediatamente vicino <i>Stefano Raimondi</i>	249
Leggere, tradursi nell'altro, scrivere <i>Fabio Scotto</i>	253
Tavole / Tables	263
Indice delle opere letterarie, filosofiche, storiche e religiose <i>a cura di Giorgia Testa Vlahov</i>	271

Guy Ducrey

Paul et Virginie, livre de chevet du XIX^e siècle

Histoire d'une décadence

DOI: <http://dx.doi.org/10.7359/856-2018-ducr>

La prodigieuse réception de *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre au cours des XIX^e et XX^e siècles, fort bien connue notamment des balzacien et des flaubertiens, a fait l'objet de plusieurs études. Trois travaux de référence la retracent étape par étape à partir de l'édition originale de 1788 et de l'édition de luxe illustrée de 1806: un livre allemand de 1975 de Hinnrich Hudde, *Bernardin de Saint-Pierre, Paul et Virginie. Studien zum Roman und seine Wirkung*¹; un ouvrage italien, plus récent, de Marina Guglielmi, *Virginia, ti rammenti... Le riscrittura di Paul et Virginie*²; enfin le chapitre que Jean-Michel Racault consacre au devenir du roman, sous le titre "Du livre au mythe" dans la nouvelle édition publiée par les Classiques Garnier³. À ces réflexions, il faut ajouter deux excellents articles de portée chronologique plus restreinte, l'un sur Paul et Virginie fin-de-siècle, signé Anne-Sophie Monglon⁴, l'autre sur Paul et Virginie "décadents" dû à Françoise Sylvos⁵. Les historiens des arts décoratifs n'ont pas été en reste dans l'étude de cette réception et l'on s'est beaucoup intéressé aux images, assiettes, tapisseries et autres produits dérivés du mythe – au point qu'il ne semble pas très probable que l'on trouve de nouveaux "Paul et Virginie" bien marquants qui auraient échappé à la vigilance des historiens de la réception.

¹ München: Fink, 1975.

² Roma: Armando Editore, 2002.

³ Jean-Michel Racault, "Le devenir de Paul et Virginie. Du livre au mythe", dans Bernardin de Saint-Pierre, *Œuvres complètes* (Paris: Classiques Garnier, 2014), 405-431.

⁴ Anne-Sophie Monglon, "Paul et Virginie fin-de-siècle. L'impossible innocence", *Anamorphoses décadentes. Études offertes à Jean de Palacio*, éd. par Isabelle Krzykowski et Sylvie Thorel-Cailleteau (Paris: Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2002), 132-150.

⁵ Françoise Sylvos, "Paul et Virginie décadents. Corruption d'un mythe de l'océan indien au XIX^e siècle", dans Jean-Michel Racault, Chantal Meure et Angélique Gigan, *Bernardin de Saint-Pierre et l'océan Indien* (Paris: Classiques Garnier, 2011), 468-484.

Aussi n'est-ce pas dans cette voie très explorée que nous nous engagerons ici. Prenant à la lettre la notion programmatique de "livre de chevet" proposée par notre colloque, et le volume qui en est issu, nous nous efforcerons de relire, à partir de deux ou trois exemples choisis non parmi les plus connus, l'histoire étonnante de ce livre. Mieux que maints autres récits, *Paul et Virginie* permet en effet, de s'interroger sur la nature même d'un livre de chevet pour le XIX^e siècle. Y a-t-il des livres qui peuvent devenir, collectivement, "de chevet"? Et à quelles conditions? Le roman de Bernardin de Saint-Pierre est-il de ceux-là? À en observer la fortune, parviendrait-on peut-être à redéfinir l'idée de "livre de chevet" et à voir si, plutôt qu'individuelle, elle peut être collective? Un examen rapproché des textes permet parfois de répondre à ces questions – en particulier dans les cas très précieux où l'acte de lire *Paul et Virginie* est représenté dans le récit lui-même.

1. LE SOIR À HAUTE VOIX

Publié, nous le rappelions, en 1788, le récit de Bernardin de Saint-Pierre a connu un succès considérable puisque Jean-Michel Racault en compte plus de 40 rééditions, souvent non autorisées⁶, entre cette date et 1806, des dizaines de traductions quasiment immédiates, des adaptations théâtrales innombrables, un éclat si éblouissant qu'il éclipse d'ailleurs la figure de l'auteur lui-même, largement laissée dans l'ombre. L'histoire de ces deux enfants élevés ensemble à l'île Bourbon (l'actuelle Réunion), de leurs amours, de leur déchirante séparation, de leurs efforts pour se rejoindre enfin, contrariés par le naufrage où périt la chaste Virginie qui refuse de se dévêtir, comme on le lui conseille, pour mieux nager, de leurs tombes voisines sur l'île de leur enfance – tout cela constituait à la fois (comme l'a montré Colas Duflo⁷) une réinvention de la pastorale et de l'utopie du XVIII^e siècle. Le spectacle d'une nature opulente, bienveillante, prodigue et qui suffit à la félicité de l'homme (félicité frugale...) était surtout révolutionnaire et allait durablement frapper les esprits du XIX^e siècle: on l'avait rarement vue prendre tant de place dans le roman français, ni ses éléments mieux se conjuguer pour définir le bonheur de l'homme et son destin. Relayées bientôt par des images, les figures de Paul et de Virginie allaient faire rêver des générations de lecteurs, et peut-être surtout de lectrices – la plus célèbre d'entre elles étant Emma Bovary dont Flaubert dit au début du chapitre 6, et comme si ce détail disait tout: "Elle avait lu Paul et Virginie"⁸.

Mais Emma n'est pas la première et bien d'autres avant elles "avaient lu Paul et Virginie" sans que l'écrivain qui les évoquait jugeât bon de se mo-

⁶ "Le devenir de Paul et Virginie", 405.

⁷ "Introduction", dans Bernardin de Saint-Pierre, *Œuvres complètes*, 109 ss.

⁸ Françoise Gaillard a montré que l'héroïne de Flaubert en avait surtout vu et médité les illustrations: "'Elle avait lu *Paul et Virginie*' ou les moments parfaits d'Emma", *Flaubert. Revue critique et génétique* 12 (2014), *Les pouvoirs de l'image* (II).

quer d'elle – au contraire. Tel est le cas de Lamartine, dans son merveilleux roman *Graziella*, publié séparément en 1852 et devenu aussitôt un *best-seller*. Il retrace, en le romançant, le séjour à Naples, en 1811-1812, de deux jeunes aristocrates français qui, pour échapper à leur milieu et délaissant les grandeurs de Rome, décident de partager quelque temps la vie quotidienne d'une famille de pauvres pêcheurs de la baie. Mais un jour, une terrible tempête qui détruit leur barque et manque de les noyer, les fait s'échouer sur l'île de Procida. Ils doivent y accepter, neuf jours et neuf nuits durant, l'hospitalité du pêcheur qui y possède une petite maison où il abrite sa famille durant la belle saison. Et notamment sa jeune et ravissante fille Graziella, tout juste sortie de l'adolescence, et qui tombe éperdument amoureuse du jeune Français.

Mais c'est une lecture qui l'y aide: celle de *Paul et Virginie*, que traduit en dialecte napolitain, à haute voix, le héros, au fur et à mesure qu'il lit – et sans difficulté car, explique-t-il, “j'avais tant l'habitude de le lire que je le savais, pour ainsi dire, par cœur”⁹. Cette lecture vespérale exerce un effet bouleversant sur la famille illettrée, mais singulièrement sur la jeune fille, que Lamartine peint comme une vivante image de l'auditeur captivé par un livre lu à haute voix:

Graziella, qui se tenait ordinairement un peu loin, se rapprochait insensiblement de moi, comme si elle eût été fascinée par une puissance d'attraction cachée dans le livre. [...] Elle regardait avec de grands yeux ouverts tantôt le livre, tantôt mes lèvres d'où coulait le récit; tantôt le vide entre mes lèvres et le livre, comme si elle eût cherché du regard l'invisible esprit qui me l'interprétait. [...] Avant que je fusse arrivé au milieu de l'histoire, la pauvre enfant avait oublié sa réserve un peu sauvage avec moi.¹⁰

Belle scène où la lecture transfuse sa magie d'autant plus merveilleusement, semble-t-il, que la jeune fille ne sait pas lire – et que le lecteur est charmant. Et Graziella en est toute transfigurée:

On eût dit qu'une révolution subite avait changé ce beau marbre en chair et en larmes. La jeune fille sentait son âme, jusque-là dormante, se révéler à elle dans l'âme de Virginie. Elle semblait avoir mûri de six ans dans cette demi-heure. Les teintes orangeuses de la passion marbraient son front, le blanc azuré de ses yeux et de ses joues.

[...]

Merveilleuse puissance d'un livre qui agit sur le cœur d'une enfant illettrée et d'une famille ignorante avec toute la force d'une réalité, et dont la lecture est un événement dans la vie du cœur!¹¹

⁹ Alphonse de Lamartine, *Graziella* (1844) (Paris: Gallimard, “Folio”, 1991), 96.

¹⁰ *Ibid.*, 97-98.

¹¹ *Ibid.*, 100-101. Il semble que pour cette description physique de Graziella découvrant la passion, Lamartine se soit souvenu d'un passage de Bernardin de Saint-Pierre où Virginie atteint les troubles de l'adolescence: “Cependant depuis quelque temps Virginie se sentait agitée d'un mal inconnu. Ses beaux yeux se marbraient de noir; son teint jaunissait; une langueur universelle abattait son corps. La sérénité n'était plus sur son front, ni le sourire sur ses

Le miracle de cette lecture aura été ainsi de faire naître chez l'héroïne une passion qu'elle ignorait, et en somme de la révéler à elle-même à travers la fable de Virginie, dans un processus que le narrateur consacre par cette exclamation moralisante.

2. RELIRE: POUR UNE DÉFINITION DU LIVRE DE CHEVET

Mais, dira-t-on, ces lectures en famille, pour vespérales et palpitantes, ne suffisent pas à faire de *Paul et Virginie* pour Graziella un livre de chevet. Car le succès d'un récit, sa compulsion même de lecture (celle qu'on ressent devant Alexandre Dumas, Eugène Sue, Dostoïevski, Gaston Leroux ou même *Harry Potter*) ne le transforment pas toujours pour nous en livre de chevet, même si, les paupières fatiguées, nous le posons bien sur une table de chevet. Non. Pour que, passionnément lu, il devienne "livre de chevet", il faut autre chose encore: qu'il réclame, qu'il exige peut-être, d'être *relu*, et encore, et encore. C'est la relecture qui fait en somme la "chevétude" du livre de chevet.

Or justement: Graziella, initiée à la lecture, a tôt fait d'exiger la relecture:

La ravissante image de Graziella transfigurée par les larmes, initiée à la douleur par l'amour, flottait dans nos rêves avec la céleste création de Virginie. Ces deux noms et ces deux enfants, confondus dans des apparitions errantes, enchantèrent ou attristèrent notre sommeil agité jusqu'au matin. Le soir de ce jour et les deux jours qui suivirent, il fallut relire deux fois à la jeune fille le même récit. Nous l'aurions relu cent fois qu'elle ne se serait pas lassée de le demander encore.¹²

Y a-t-il plus exacte évocation d'un livre de chevet que cette dernière phrase – un livre lu cent fois et qu'on ne se lasse pas de redemander? Cette exigence de relecture consacre *Paul et Virginie* livre de chevet d'une jeune fille dont le paradoxe est qu'elle demeure illettrée. Mais Lamartine parvient, avec ce cas-limite, à montrer ce que peut être un livre de chevet: un élargissement de sa propre expérience et son écho, une leçon sentimentale de sagesse, un horizon nostalgiquement caressé... Et comment ne pas voir que le narrateur reconnaît ici simultanément le roman de Bernardin de Saint-Pierre comme son propre livre de chevet: de même que Graziella se reconnaît au miroir de Virginie, l'aventure napolitaine de Lamartine a son modèle dans le récit du XVIII^e: pareilles amours innocentes entre deux jeunes gens, cadre frugal et enchanteur de la mer, tempête et naufrage, séparation finale et mort de la jeune fille. Le roman *Graziella* est peut-être le plus vibrant hommage du XIX^e siècle à *Paul et Virginie*. Mais c'est peut-être aussi le dernier à vibrer ainsi.

lèvres", *Paul et Virginie*, dans Bernardin de Saint-Pierre, *Œuvres complètes*, 234). Sur l'audace de ce passage, voir Monglon, "Paul et Virginie fin-de-siècle", 145 (note 73).

¹² *Ibid.*, 103.

3. MERCANTILISME ET CORRUPTION

Car vingt ans plus tard, tout s'étiole et dépérit, tout se gâte et se corrompt au royaume innocent des amours enfantines, et rien ne va plus. Entre les émois de Lamartine au début des années 1850 et les années 1870 (c'est-à-dire, notons-le, la période presque exacte du Second empire), il se produit en effet une catastrophe. Celle du triomphe de l'argent, de la spéculation boursière, de l'industrialisation accélérée – toutes choses que Zola décrit si bien dans *La curée* et maints autres romans. Comment *Paul et Virginie* pourraient-ils, avec leur île, leurs bananiers, leur amour préservé, en sortir indemnes? Ils ne s'en remettront pas.

Nul hasard sans doute si c'est peu après la fin du Second empire, dans un intervalle très étroit de quatre ans (1874, 1875, 1877) que seront publiés comme en salve serrée les trois textes qui, tout en rendant un hommage cynique à l'univers de Saint-Pierre, vont se charger de régler leur sort à ses deux héros, en les exilant de leur île et en les jetant dans un monde où l'impératif absolu est désormais de s'enrichir. Le premier de ces textes est le conte de Villiers de l'Isle-Adam publié en 1874 sous le titre *Virginie et Paul*, et qui sera repris en 1883 dans son volume de *Contes cruels*; le second est moins connu: on le doit à Arsène Houssaye et il s'intitule *Monsieur Paul et Mademoiselle Virginie*; le dernier enfin n'est autre qu'*Un cœur simple* de Flaubert.

Le conte de Villiers est trop connu et trop étudié pour que l'on s'y attarde longuement, sinon pour dire qu'il inaugure incontestablement une tradition: celle du traitement irrévérencieux et ironique du couple de tourtereaux. Soit donc une merveilleuse nuit étoilée de printemps, la lune brille et le rossignol chante. Dans une ancienne abbaye devenue école, une jeune fille de quinze ans rejoint un jeune garçon pour son premier rendez-vous. Les voilà qui se parlent. Mais de quoi? De quoi en effet peuvent bien se parler une Virginie et un Paul du XIX^e siècle? D'argent, bien sûr. Et même, d'argent seulement:

- Nous serons mariés dans trois ans, si vous passez bien vos examens, Paul!
- Oui, je serai un avocat. Quand on est un avocat, on attend quelques mois pour être connu. Et puis on gagne, aussi, un peu d'argent.
- Souvent beaucoup d'argent!¹³

Ces amants modernes s'inscrivent parfaitement dans la suite de la pièce écrite cinq années auparavant par Villiers, *La révolte*, tout entière consacrée à la dénonciation du sordide utilitarisme moderne. Et l'on saisit alors toute l'importance du titre inversé – héros reconnaissables, mais leçon prise à rebours: non plus celle de l'abnégation, de l'amour désintéressé, de la passion par delà les épreuves et la pauvreté, mais celle de l'intérêt bien compris.

¹³ Villiers de l'Isle-Adam, *Virginie et Paul* (1874), dans Id., *Œuvres complètes*, éd. par Alan Raitt et Pierre-Georges Castex (Paris: Gallimard, “Bibliothèque de la Pléiade”, t. 1, 1986), 605. Sur la thématique pécuniaire dans ce conte, voir encore Monglon, “Paul et Virginie fin-de-siècle”, 137-138.

La force subversive du récit ne pouvait échapper à un esprit aussi aigu que celui d'Arsène Houssaye (dédicataire, s'il faut le rappeler, du *Spleen de Paris* de Baudelaire). Il donna l'année suivante, en 1875, un "Monsieur Paul et Mademoiselle Virginie" dans un ouvrage en série de plusieurs volumes intitulé *Les mille et une nuits parisiennes*. L'atteinte portée au titre de Bernardin de Saint-Pierre est elle aussi riche de sens: en donnant en quelque sorte leur état-civil, l'écrivain porte ses héros dans un monde qui n'est plus utopique, mais où au contraire la société existe. Il les arrache au *type* qu'ils étaient depuis près d'un siècle (les deux enfants que seul leur prénom désigne) et les lance dans le Paris bourgeois – par où ils s'inscrivent très exactement dans le processus de la décadence tel que l'analysait Vladimir Jankélévitch en 1950: le sujet bourgeois, le foyer domestique. "Les Walkyries vont faire leur marché"¹⁴, écrivait le philosophe; et l'on peut poursuivre: Paul et Virginie deviennent Monsieur Paul et Mademoiselle Virginie, des individus parmi d'autres dans la grande ville, peut-être employés de grands magasins ou ouvriers à la petite semaine.

Soit donc, nous dit en effet Arsène Houssaye, une demoiselle Virginie, couturière, qui vit avec un Monsieur Paul, artisan orfèvre. Ils s'aiment, mais il ne lui donne pas assez d'argent et elle accepte donc la proposition d'une de ses clientes, la grande courtisane Cora Sans-Perle, d'aller dans le monde. Et d'entrer un soir dans un salon de la haute aristocratie parisienne, en compagnie de sa protectrice, qui s'exclame à la cantonade:

– N'est-ce pas, dit-elle à ses amis des deux sexes, que j'ai fait là une jolie trouvaille? Voyez-moi donc ces épaules qui vont dans le monde pour la première fois. Et ces yeux sournois qui n'osent pas dire ce qu'ils pensent. Et ces petites dents gourmandes!

Mlle Cora Sans-Perle continua à inventorier la nouvelle venue, comme elle eût fait d'un cheval de son écurie. Ces messieurs du turf opinèrent du sourire.

– Et maintenant, poursuivit la protectrice en s'adressant à un de ses anciens amants, vous allez la faire valser à tour de bras. Il faut l'égayer, car elle est un peu sentimentale.¹⁵

Aussitôt dit, aussitôt fait, et voilà la jeune novice qui valse toute la soirée, puis accompagne celui des valseurs qui lui a proposé cinq louis. Mais lorsqu'il s'agit ensuite de rentrer chez Paul, qui éperdu de jalousie, l'attend un couteau à la main, tout se gâte:

Dans la fièvre de la jalousie, il avait pris un couteau, tout en jurant de se venger.

Quand il vit entrer Virginie qui n'était plus Virginie; quand il vit cette fille toute barbouillée de blanc et de rouge, traînant avec désinvolture une robe à

¹⁴ Vladimir Jankélévitch, "La décadence", *Revue de Métaphysique et de Morale* 4 (octobre-décembre 1950): 347.

¹⁵ Arsène Houssaye, "Monsieur Paul et Mademoiselle Virginie", dans *Les mille et une nuits parisiennes* (Paris: Dentu, 1875), 206-207.

queue qui avait bien coûté deux mille francs, il ne douta plus de la trahison, il ressaisit son couteau en s'écriant:

– Ah! tu as fait cela.

– Oui, j'ai fait cela; eh bien! après? dit Virginie qui ne croyait pas que ce fût sérieux.

Mais c'était sérieux. Paul se précipita sur Virginie et la frappa de trois coups en pleine poitrine.

Elle cria, le sang jaillit, elle tomba à la renverse en tendant les bras.¹⁶

Violence et passions: on reconnaît les recettes du mélodrame... y compris dans le retournement. Car malgré ses coups de couteau, Virginie n'est pas morte et, transportée à l'Hôtel-Dieu, y sera soignée, et sauvée. Vient le jour où elle sort de l'hôpital. Un attroupement s'est formé sur les quais de la Seine – d'où l'on retire tout juste un noyé pour l'emmener à la Morgue toute proche:

– C'est Paul! dit Virginie.

– Comment, c'est lui! s'écria Cora Sans-Perle en s'approchant.

– Oui, ma chère amie, mais il a aussi bien fait de mourir, car je ne lui aurais jamais pardonné.

Ce fut le dernier mot de l'histoire.¹⁷

Après l'inversion des prénoms, chez Villiers, Houssaye procède à l'inversion des épilogues: c'est Paul, et non Virginie qui se noie. La fin de l'histoire? Pas tout à fait. Il reste en effet au diable qui, comme dans certains des *Petits tableaux parisiens* de Baudelaire, servait de guide au narrateur dans le Paris souterrain, à reprendre la parole:

– Vous voyez, me dit le diable, que cette fille m'appartient sans remords. [...]

– Eh bien! dis-je au diable, savez-vous ce que m'inspire cette histoire de M. Paul et de Mlle Virginie; elle m'inspire l'idée de rouvrir le roman de Bernardin de Saint-Pierre pour y respirer l'air vif des forêts vierges et des amours matinales.¹⁸

La revoilà donc, cette relecture nécessaire de *Paul et Virginie*. Mais elle résonne tout autrement que vingt ans plus tôt chez Lamartine, où elle offrait encore un modèle de vie et une clé d'intelligibilité du monde. Ici, la relecture sera antinomique et marquée, on le devine, par la profonde mélancolie de l'innocence perdue. Si le narrateur veut relire *Paul et Virginie*, c'est pour se consoler d'un immense désenchantement.

Et sans doute Flaubert s'en souvient-il fort bien lorsque, deux ans plus tard, il songe à baptiser Paul et Virginie, dans “Un cœur simple”, les deux

¹⁶ *Ibid.*, 211.

¹⁷ *Ibid.*, 215. Sur l'inversion des rôles de noyés (Virginie chez Bernardin de Saint-Pierre, Paul chez Houssaye, voir Sylvos, “Paul et Virginie décadents”, 482).

¹⁸ *Ibid.* Voir aussi sur ce passage le commentaire d'Anne-Sophie Monglon, “Paul et Virginie fin-de-siècle”, 136.

enfants de Mme Aubain qui manifestement avait lu Bernardin de Saint-Pierre. Mais ici, d'une part, Virginie ne souffre aucunement de sa séparation d'avec Paul ("Madame Aubain se résigna à l'éloignement de son fils, parce qu'il était indispensable. Virginie y songea de moins en moins"¹⁹, écrit Flaubert qui rompt ainsi gravement avec la leçon du texte-source, tout entier consacré aux souffrances d'un amour contrarié par la séparation). Mais surtout Paul, loin d'être le jeune et vertueux ascète d'un monde lointain, a sombré dans l'argent et la coquinerie: "Il ne pouvait suivre aucune carrière, étant absorbé dans les estaminets. Elle lui payait ses dettes; il en refaisait d'autres [...]"²⁰. Ce Paul est donc bien du monde, mais utilitaire, matérialiste du XIX^e siècle, à mille lieues des exaltations de son cousin de 1788. Et l'on comprend que si ces trois auteurs des années 1870 ont bien posé *Paul et Virginie* à leur chevet, c'est pour en mener le deuil.

4. UNE SAYNÈTE RÉALISTE

On terminera ce parcours de parodie et de mélancolie conjointes en signalant qu'un dernier texte de cette veine vient achever le processus. Publié en 1922 par Georges Courteline dans un volume de ses aphorismes philosophiques, il semble avoir, lui, largement échappé aux historiens de la réception de *Paul et Virginie*. Il présente pourtant l'intérêt de porter exactement le même titre que le conte cruel de Villiers, "Virginie et Paul", sans doute par hommage. Mais il en aggrave encore, s'il est possible, la leçon, tout en renouvelant la forme car, homme de théâtre consacré (l'auteur a 64 ans), Courteline le fait lorgner du côté de la scène. Sa Virginie est d'après-guerre (elle est d'ailleurs bien diminuée, puisqu'on ne la nomme plus que Nini) et a les préoccupations d'une femme moderne:

– Chou, dit Virginie à Paul qui, avant de se rendre au bureau, trace sa raie devant l'armoire à glace, j'ai quelque chose à te demander. Je me trouve un peu à court: pourrais-tu, sans te gêner, me faire une petite avance? ... Oh! pas grosse! ... Une trentaine de francs; de quoi atteindre la fin du mois.

– Comment, une avance, fait Paul. Nous ne sommes qu'au 28 et tu n'as plus le sou! Qu'est-ce que tu fais de ton argent?

Il s'étonne, et il en a le droit. Ce mois-ci encore, comme chaque mois depuis trois mois qu'ils sont mariés, il lui a fidèlement versé la totalité ou presque de ce qu'il touche [...].²¹

¹⁹ Gustave Flaubert, "Un cœur simple", dans *Trois contes*, éd. par Pierre-Marc de Biasi (Paris: Garnier - Flammarion, 1986), 54.

²⁰ *Ibid.*, 65.

²¹ Georges Courteline, "Virginie et Paul", dans *La philosophie de Georges Courteline* (Paris: Garnier - Flammarion, 1922), 130.

Ce par quoi Villiers achevait son conte – l’horrible, l’amère conversion de deux amants idéaux à la nécessité matérielle de la vie pécuniaire – Courteline en fait le commencement. Car si Paul consent bien, cette fois-ci, à avancer les 30 francs, il n’en sera plus de même lorsque, au prochain dialogue (le récit procède de saynète en saynète dialoguée), Virginie demande encore de l’argent:

- Hein? Quoi? Encore une avance! s’exclame Paul. Ça va devenir une habitude? Oh! mais, ma fille, je te préviens, ça ne peut pas continuer comme ça. Qu’est-ce qui m’a bâti une bouffeuse d’argent pareille, qui reçoit plus de 500 francs par mois pour faire marcher sa maison, et à laquelle ça ne suffit pas!
- Paul...
- C’est bon.
- Tout est tellement cher...
- Raison de plus pour ouvrir l’œil et te rappeler qu’un et un font deux. C’est ton devoir de bonne ménagère.²²

Vient ainsi le lent processus de la déchéance, que restituent plusieurs dialogues réalistes, héritiers du théâtre fin-de-siècle: les scènes chez le boucher (“Je vous paierai demain”²³, puis demain encore) se répètent, et conduisent à la catastrophe: “En voilà assez”, dit le boucher, “vous me devez 150 francs. Il faut me donner un acompte”²⁴:

Pauvre Nini! Ah! les humiliations qui sont autant de coups de canif dans sa délicatesse de petite Parisienne fière de sa grâce et de sa gentillesse! ... Les gants raccommodés; les chaussures qui font eau; la rencontre avec une amie de qui le coup d’œil est allé tout de suite et revient sans cesse, comme d’instinct, à un chapeau si lamentable que c’est, véritablement, à en avoir les larmes aux yeux.²⁵

Que faire alors? Aucune issue pour cette misérable Virginie moderne. Mais soudain une voix:

- Jolie blonde... Manger un gâteau?... Boire un verre de malaga?...
Il faut dîner!
- ... Madame... Madame...

.....
Une heure plus tard elle se retrouve seule, avec deux louis dans sa poche, et elle songe, sans savoir au juste si elle doit en pleurer ou rire:
– Après tout, il ne m’a pas fait de mal.²⁶

Voilà donc l’économie domestique réglée, et pour longtemps: la table conjugale est désormais bien garnie, les verres sont pleins, et Paul satisfait peut inviter des amis à de bons repas où il s’émerveille du génie domestique de son épouse:

²² *Ibid.*, 132-133.

²³ *Ibid.*, 135.

²⁴ *Ibid.*, 136.

²⁵ *Ibid.*, 134.

²⁶ *Ibid.*, 138.

Avec ça elle a une veine!!! Jeudi, elle a trouvé vingt francs! Le mois dernier elle a gagné douze mouchoirs à la loterie de l'Orphelinat des Arts! ... Il y a six semaines, elle avait gagné, à celle des Petits Tuberculeux, une paire de bas d'un suggestif! ... Je veux être pendu, ma parole, si je sais comment elle fait son compte!²⁷

Et le narrateur, lapidaire, de rétorquer, d'un seul mot conclusif: "Je le sais, moi".

C'est donc ici que devait finir, au terme de ce long déclin d'un siècle, la jeune innocente héroïne de Bernardin de Saint-Pierre, restée célèbre dans les mémoires pour son geste de pudeur qui devait la conduire à la mort: devenue une Nini de boulevard, elle a quitté sa jungle natale pour vivre désormais dans la jungle des villes.

Le parcours que nous venons d'esquisser sommairement suffit sans doute à montrer la place durable du récit de Bernardin de Saint-Pierre à travers le XIX^e siècle – assurément livre lu et surtout relu par les écrivains, au point de se donner comme un sismographe de l'histoire littéraire. Du romantisme pleinement assumé à la profession symboliste de Villiers, de celle-ci à une forme de naturalisme du crime et de la prostitution ... On n'a plus à son chevet une œuvre édifiante et qui porte au rêve, mais un texte qui ramène au réel pécuniaire de la vie bourgeoise et de son théâtre. Mais comment ne pas entendre le murmure mélancolique qui résonne dans cette trajectoire et que relaient ces écrivains en se remémorant les amours de Paul et Virginie? Peut-être est-ce par conséquent une autre définition, apocryphe, dérivée, du livre de chevet qu'ils nous laissent deviner, au sens presque nosographique et mortuaire du terme: "aller au chevet d'un malade", "se tenir au chevet d'un agonisant". *Paul et Virginie* serait un livre de chevet en ce sens-là aussi: parmi les fioles et les flacons, un objet pour accompagner la fin d'une forme d'idéal amoureux, et plus encore d'idée de la nature enchanteresse, prodigue (tout se joue désormais à la ville²⁸) – à l'époque où des Esseintes, chez Huysmans, proclamait de son côté: "La nature a fait son temps"²⁹.

Comment l'exaltation de la nature s'épuise, comment l'innocence se perd, comment l'amour devient vénal, comment l'impureté de l'argent trahit la pureté d'un monde à ses origines, comment enfin le langage de la vertu devient l'argot du vice – telles sont les nouvelles mésaventures de *Paul et Virginie*. Livre de chevet, il est aussi livre *au* chevet d'un siècle dont il serait comme la mauvaise conscience.

²⁷ *Ibid.*, 141-142.

²⁸ Marina Guglielmi parle d'urbanisation et de marchandisation des figures de Bernardin de Saint-Pierre: "L'universo di Jean-Jacques Rousseau è stato soppiantato una volta per tutte dall'urbanizzazione e dalla mercificazione", *Virginia, ti rammenti*, 10.

²⁹ Joris-Karl Huysmans, *À rebours* (Paris: Garnier - Flammarion, 1978), 80.